

## Make up suicide

Perché sur de hauts talons, les jambes gainées et élancées, il a la partie supérieure du corps penchée au-dessus du robinet. Ses fesses bien galbées gonflent pour mieux lui permettre de caler son bassin contre l'évier; la tension exercée sur ses jambes est excitante car vraiment, elles sont belles à se damner. La jupe peut presque craquer tant la chute des reins est cambrée et toute en étirés. Son dos se creuse de quelques millimètres encore, juste assez pour empêcher son sexe d'être trop écrasé. Le léger renflement de son ventre effleure l'inox et les paillettes rouges du tissu font un bruit minuscule et crispant quand il se penche un peu plus encore pour mieux se scruter. A partir de l'aîne, son corps est au-dessus de l'évier. Il est plus grand encore ainsi chaussé. Son ventre est plat et, comme il s'abstient de respirer, cette retenue troue les deux bonnets de son bustier. Ils ne sont pas tout à fait vides, mais dans cette position il ne peut plus tromper. Ses épaules libres et nues sont belles, à lécher, et ses salières sculptées sont un appel au pêché. Elles aussi ont arrêté d'inspirer. L'épaule droite caresse presque le miroir en harmonie avec la hanche qui est du même côté. Ses coudes sont posés sur l'étagère couverte de bouteilles, verres, pots d'herbes et colifichets et encadrent un morceau de miroir juste assez grand pour s'y farder. Sa main gauche au niveau du visage, il tire vers le haut sa pommette droite de deux doigts aux ongles courts, larges, polis comme un galet par un bel et long été tandis que du pouce il tient un tube de mascara, juste au-dessus de son nez. Il forme un sifflement avec sa bouche, les lèvres plissées et regarde sur sa joue droite un vilain grain de beauté. Ses yeux sont secs et fatigués, et cette rotation des globes ne fait rien pour les soulager. Mais ça va, son teint est propre, unifié et juste assez rehaussé. Son œil gauche, chocolat, gourmand, est terminé, c'est le droit qu'il faut commencer. Sa main droite à peine refermée sur la petite brosse noire est détendue, figée, belle comme un fruit trop mûr pendant à un arbre dénudé. Elle est presque trop grosse, ou trop théâtrale pour le reflet de son visage cassé par le miroir tacheté. Sans bander un muscle, faire frémir une cellule, ou vibrer un nerf et sans même laisser le sang circuler, l'index et le pouce pincent maintenant le manche de son rimmel et une première fois, lente, une deuxième fois, plus lente encore, une troisième fois, lente et appuyée, une quatrième fois, lente, profonde et appuyée, appliquent la pâte noire de la racine du poil à son extrémité. Chaque mauvaise herbe est domptée, les cils sont tous séparés ; une cinquième fois, précise, une sixième fois, plus précise encore, une septième fois, précise et exagérée, une huitième fois, précise, amoureuse et exagérée, lissent la pâte noire des ailes de l'œil à leur envolée. Le sifflement de sa bouche se déplace avec chacun des mouvements de la brosse mais le reste de son corps reste immobile. Il sent tous ses organes internes presque asphyxiés, en stand-by, en attente de la fin de ce micro suicide, mille fois répété. Chaque morceau de chair en lui, noueux ou tendre, tendre ou musclé, meurt de silence et de rigidité. Puis il se recule, se redresse et hausse un sourcil. Il a les fesses serrées, mais dans ses chaussures ses orteils, sont enfin décrispés. Il bombe le torse, le buste droit, la nuque raide et le menton pointant vers son épaule gauche pour surveiller malgré tout du coin de l'œil son vilain grain de beauté. Puis, heureusement, il expire, inspire, respire, expire, inspire, respire, expire, inspire, respire, les narines dilatées, sa taille de guêpe, ses beaux lolos et son sourire de vamp retrouvés.